

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DE QUÉBEC

SOMMAIRE

Sainte Anne, 753. — Sur la valeur du ciel, 754. — Le prédicateur de la prochaine retraite, 755. — La mitigation des peines des damnés, 755. — Le Brésil et le concile de l'Amérique Sud, 755. — Procédés hérétiques, 757. — Renseignements, 757. — Consultation, 758. — L'Italie et la Papauté, 758. — Du 4 septembre 1870 à juillet 1899, 760. — Dupuytren, 760. — Une commune minuscule, 764. — L'Esprit paroissial, 765. — Bibliographie, 767. — Nécrologie, 768. — Annuaire, 768. — Calendrier, 768. — Memento hebdomadaire, 768.

Sainte-Anne

Mercredi, 26 juillet, nous célébrerons la fête, et dimanche prochain, la solennité de Sainte Anne, patronne de la province civile de Québec.

Demandons à cette grande Sainte de nous obtenir les grâces spirituelles et temporelles dont nous avons besoin.

Les parents, en particulier, doivent lui demander la grâce de bien élever leurs enfants, de leur donner une éducation chrétienne, et surtout de les former par leur bon exemple et par la régularité de leur conduite.

Sur la valeur du ciel

Celui qui fait la volonté de mon père, entrera dans le royaume des cieux (S. Mathieu, VII, 21).

Cette condition posée par Jésus-Christ est ce qu'on appelle, une condition *sine qua non*, qui ne souffre pas d'exception.

Faire la volonté de Dieu, c'est observer ses commandements et ceux de son Eglise, se faire violence.

Mais le ciel vaut-il réellement la peine qu'on s'impose pareils sacrifices pour l'obtenir ?

Ouvrons la Sainte Ecriture, et Dieu va nous répondre à cette question, car il a bien voulu soulever un coin du voile qui nous dévoile le ciel.

Dans le ciel, il n'y a aucune douleur. " Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux ; et la mort ne sera plus : il n'y aura plus aussi là ni pleurs, ni cris, ni afflictions, parce que le premier état sera passé." Cette preuve se trouve dans l'apocalypse, XXI, 4.

Il n'y aura que des joies sans mélange, que la Sainte Ecriture compare successivement : à un festin royal, à un héritage d'une valeur inappréciable, à une couronne brillante ; qu'elle appelle une félicité que l'œil n'a jamais vue, que l'oreille n'a jamais entendue . . . , qui égale presque celle de Dieu, et que le Psalmiste appelle un torrent de délices.

Le bonheur du ciel est sans fin, contrairement aux joies éphémères de la terre. Dans le ciel, tout est éternel, et cette éternité des joies du ciel est un article de foi que Dieu nous a fait connaître.

Que de fois Jésus-Christ et les apôtres ont parlé d'une félicité qui n'aura jamais de fin ! " Il faut que le Fils de l'homme soit exalté, dit saint Jean, afin que quiconque croit en lui, ait la vie éternelle." La vie éternelle, telle est la récompense qui nous est promise, dit encore le même apôtre.

Ces deux vérités sont bien consolantes. Mais ce qui est encore plus consolant, c'est que Dieu s'en porte garant. " Le ciel et la terre passeront, a dit saint Mathieu, mais mes paroles ne passeront point."

De plus, si le ciel ne vaut pas la peine de s'imposer ces sacri-

fices pour l'obtenir, les saints qui ont tant souffert, tout sacrifié, gaiement pour le mériter, ne sont que des insensés. N'étant pas des insensés, leur conduite démontre la valeur infinie du ciel.

Si nous voulons aller au ciel, il faut donc accomplir la volonté de Dieu, ne pas le faire, c'est agir comme des insensés. Que de chrétiens cependant auxquels il faudrait crier sans cesse : *Sursum corda!* Que d'hommes auxquels on pourrait reprocher d'avoir toujours le cœur appesanti!

Le vrai chrétien, dit saint Augustin, souffre de vivre et est ravi de mourir.

Le prédicateur de la prochaine retraite

La prochaine retraite du clergé de Québec sera, pour la première fois, prêchée par un religieux bénédictin, sur le point d'arriver de l'Italie.

L'Ordre des Bénédictins n'a pas encore de fondations en Canada.

La mitigation des peines des damnés

Il n'est absolument pas permis aux fidèles de prier pour les réprouvés, pour leur obtenir une diminution de peines. Ce serait chose funeste aux intérêts de leur propre âme. L'hypothèse de la mitigation des peines des damnés, en désaccord avec la pratique de l'Église, est risquée à tous égards.

Le Brésil et le concile de l'Amérique Sud

Sur les 104 évêques que compte l'Amérique du Sud, 56 sont actuellement réunis en concile à Rome.

Ce que l'on attend de ce concile, Léon XIII l'a indiqué dans sa lettre de convocation : une réorganisation de la hiérarchie catholique, le progrès de la doctrine, l'affermissement de la discipline ecclésiastique, la réforme des mœurs.

Parmi les États de l'Amérique du Sud, l'un des principaux est le Brésil. Déjà plusieurs moyens ont été pris pour y produire une réforme religieuse : les résolutions du concile y aideront puissamment.

Le territoire du Brésil est presque aussi étendu que celui de toute l'Europe, bien que sa population ne soit que de 14 millions d'habitants. Il y a environ 11 millions de catholiques; mais on sait que la situation religieuse y est lamentable.

D'abord, le nombre des prêtres y est absolument insuffisant. La province ecclésiastique du Brésil ne compte que 12 diocèses et 1500 paroisses. Le diocèse Cuyaba, trois fois plus grand que la France entière, ne compte que 20 paroisses et 126 prêtres. Le diocèse de Para, équivalant comme superficie au tiers de l'Europe, n'a que 80 prêtres séculiers et 15 missionnaires. Tout le reste est plus ou moins à l'avenant. A supposer que les communications fussent aussi faciles qu'en Europe, et que tous les prêtres fussent animés d'un zèle sacerdotal héroïque, des millions de chrétiens resteraient néanmoins dépourvus d'instruction religieuse et privés des secours de la foi.

Si douloureuses que soient de pareilles constatations, il en est de plus pénibles encore. Ancienne colonie portugaise, le Brésil est demeuré fidèle aux traditions de Pombal. Le pouvoir civil a fait pis que persécuter le clergé : il a, durant un siècle et demi, cherché à l'asservir. Il y est parvenu assez généralement. Depuis une vingtaine d'années cependant, grâce au contact des missionnaires, grâce aux efforts de l'épiscopat, une réaction s'est dessinée.

Les sociétés secrètes y ont fait aussi d'énormes ravages. Il n'est pas rare de voir les francs-maçons dominer dans les confréries paroissiales, organiser des processions ! Lorsqu'il y a vingt ans, les évêques d'Olinda et de Para s'avisèrent d'interdire aux affiliés des Loges toute part dans l'administration des confréries, ils furent poursuivis et condamnés à cinq ans de travaux forcés, commués, il est vrai, en cinq années de forteresse abrégées par grâce.

De la vieille foi du peuple brésilien n'a survécu, chez la masse, que le goût des cérémonies extérieures du culte, c'est-à-dire une religion tout extérieure, qui n'atteint ni l'esprit ni le cœur.

Depuis un quart de siècle environ, un mouvement de retour s'est manifesté, sous l'action des Ordres religieux venus d'Europe. L'épiscopat a confié aux Lazaristes le soin de former le futur clergé paroissial, premier et indispensable facteur de la restauration religieuse. Les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ont fondé des hôpitaux et se sont occupées de l'instruction des

jeunes filles. Des Franciscains, des Capucins et des Dominicains se dévouent de leur mieux à l'évangélisation des sauvages.

L'année dernière, le Souverain Pontife a fait appel aux Bénédictins de Maredsous pour restaurer au Brésil l'Ordre de Saint Benoît. Ils se proposent de relever de leurs ruines onze monastères abandonnés, dans les plus importantes villes de la République. Déjà, la vie monastique a refleurie dans l'abbaye d'Olinda. Quarante religieux y exercent le ministère apostolique.

Procédés hérétiques

Le jansénisme, lorsqu'il fut condamné, admettait que les propositions étaient justement condamnées, mais niaient qu'elles fussent dans Jansénius.

L'américanisme procède de même : il admet que les erreurs censurées dernièrement par Léon XIII, le sont justement, mais il prétend qu'elles n'ont ni docteurs ni défenseurs aux Etats-Unis.

Il en est de certains procédés comme des modes. Ne pouvant indéfiniment inventer, on ressuscite les anciens.

Renseignements

Dans les établissements de jeunes filles, l'une d'elles ou une religieuse peut servir la messe dite par le chapelain, en se tenant hors de la table de communion ou assez loin de l'autel, quand il y a nécessité, faute d'autres servants. Affirmative in casu et ex necessitate. S. R. C. 18 mars 1899.

L'office ferial contient des prières que l'on récite à genoux à certains jours à la fin de chaque heure ; si l'on sépare Matines de Laudes, on n'est pas tenu de les ajouter à Matines. S. R. C. in Marian, 27 janvier 1899.

Le 13 décembre 1898, Léon XIII a accordé à ceux qui durant un quart-d'heure liraient le saint Evangile dans une édition légitimement approuvée, une indulgence de 300 jours, à gagner une fois par jour, et de plus une indulgence plénière aux conditions ordinaires, une fois par mois, à ceux qui feraient cette lecture chaque jour du mois. Ces indulgences sont applicables.

aux défunts. S. C. Ind., 13 décembre 1898. — A la prière de plusieurs évêques italiens, Léon XIII a approuvé une formule de consécration des diocèses au saint Cœur de Marie, et autorisé les évêques qui en solliciteraient la permission, à faire célébrer une messe chantée et une messe basse de ce Cœur très pur dans tous les oratoires et églises de leur diocèse, le dernier dimanche de mai. S. R. C., 12 décembre 1898. — Le Saint Office ordonne de renouveler sous condition le baptême que l'on avait conféré sous forme d'onction, en passant sur le front de l'enfant le doigt trempé auparavant dans l'eau bénite. S. O., 14 décembre 1898.

Quand le rite de la messe qu'un prêtre célèbre ne répond pas au rite de son office, il peut, pour doubler ou ne pas doubler les antiennes, "Ne reminiscaris et Trium puerorum", d'avant et d'après la messe, suivre ad libitum le rite de la messe ou celui de l'office. S. R. C., 27 janvier 1899.

Consultation

Combien de degrés faut-il à un autel ?

R. L'autel doit être élevé au-dessus du sol, le maître-autel doit même avoir plusieurs marches : telle est la doctrine commune des liturgistes appuyée sur le sens mystique et la pratique.

Combien en faut-il ? L'Eglise n'a rien statué à ce sujet. Quant aux auteurs ils ne sont pas bien d'accord (1).

L'Italie et la Papauté

Rome conduira la monarchie italienne au tombeau. C'est la thèse que développe M. Emile Ollivier, dans son ouvrage qui vient d'être publié. Il parle ainsi de Rome Capitale :

"L'unité de l'Italie qui ne serait plus menacée par personne et par rien si elle n'avait pas fait du rapt de Rome la condition fondamentale de son existence, est quotidiennement battue en brèche par les prières des catholiques de l'univers y compris ceux de l'Italie.

"Et les choses en viendront tôt ou tard à ce point qu'il faut

(1) N. R. T.

dra : ou que le catholicisme s'émiettant en religions nationales, le Pape ne soit plus que le patriarche de la nation italienne (1) ou que l'Italie, chassée par les anges du Seigneur comme dans la fresque de Raphaël, sorte de Rome en se frappant la poitrine. A-t-il été sage, a-t-il été prévoyant de placer ce perpétuel point d'interrogation à côté de l'avenir de son pays ?

“Rome est une trop grande tête pour un aussi petit corps que celui d'un royaume quelconque. La ville du peuple roi et des Césars, la ville reine ne peut, sans déroger, ceindre sa tête d'une autre couronne que la tiare des Papes. Au milieu des ruines immortelles que nous racontent Auguste et Marc-Aurèle sur les vagues pétrifiées de la vaste et silencieuse campagne, seul peut se tenir debout, sans être écrasé par la majesté des âges, le successeur de Pierre, celui qui s'adresse *urbi et orbi* dans la langue universelle, dans la superbe langue, lapidaire et sonore, auprès de laquelle il n'y a que des dialectes.

“Tout autre est là un intrus que la Providence ne tolère que pour un temps. En une même ville ne peuvent coexister et se mouvoir en leur indépendance, dignité et sécurité réciproques, un Pape et un roi, un parlement et un collège de cardinaux. Celui qui s'agenouille paraîtrait trop petit aux pieds de celui qui bénit ; et ceux qui relèvent de quelques suffrages humains, trop mesquins à côté de ceux qui sont les élus de Dieu.

“Le jour où un Pape mystique, las des lamentations vaines et dégoûté des arts impuissants de la politique, ne redoutant pas les outrages, les sifflets et le martyre, brisera la prison prudente du Vatican et s'avancera sur sa *sedes gestatoria* par la via Sacra, vers Saint-Jean de Latran, cette incompatibilité éclatera avec une évidence peut-être tragique, soit pour le Pape, soit pour le roi. La dépouille d'un Pontife mort n'avait pu, la nuit, traverser en paix les rues de la cité conquise ; que n'advient-il pas, si un Pontife vivant s'y montrait en plein jour, au milieu du peuple des fidèles accouru de toutes parts pour lui faire cortège ? Jusqu'à présent, les heurts ont été évités parce qu'on n'a pas établi les contacts ; on n'en est pas venu aux mains parce qu'on ne s'est pas rencontré ; un roi a pu vivre à Rome à côté d'un pape captif : il ne se soutiendrait pas en face d'un Pape en liberté.”

(1) Si M. Ollivier croyait aux paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, “Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre mon Eglise,” il aurait omis cette supposition.

C'est ce qui arrivera infailliblement, et M. Ollivier peut être sûr d'être bon prophète une fois dans sa vie.

Du 4 septembre 1870 à juillet 1899

La France, pendant ce laps de temps, a goûté de 39 ministères. C'est dire qu'elle en a vomis autant.

La durée moyenne de chacun de ces ministères a été de 9 mois ; mais 22 ont vécu moins que cette moyenne de 9 mois ; même il en est 3 qui n'ont pas vécu 1 mois.

Le nombre des députés ou sénateurs qui, depuis vingt-huit ans, ont été ministres ou sous-secrétaires d'Etat, atteint le chiffre respectable de 227.

La troisième république a eu à son service 411 ministres.

Le régime parlementaire tire à sa fin en France. Il va bientôt être remplacé par la nouvelle Commune qui apparaît à l'horizon.

Dupuytren (1777-1835)

Il naquit le 6 octobre 1777 à Pierre-Buffière (Haute-Vienne), et reçut au baptême le nom de Guillaume. Son père était un avocat sans causes ; sa mère, dure, acariâtre, ne lui donna aucune éducation, et le rendit égoïste et brutal.

Cependant, Guillaume avait une si charmante physionomie qu'à trois ans il fut enlevé par une grande dame qui voulut à tout prix l'adopter. Son père dut aller jusqu'à Toulouse, pour l'arracher à l'admiration de cette protectrice improvisée.

Du collège de Magnac-Laval, il passe aux mains d'un officier en retraite, nommé Keffer, qui se charge de son éducation. Le petit Guillaume était indiscipliné et orgueilleux... Comment ces défauts lui permettaient-ils de capter ainsi les cœurs ?

Après avoir terminé tant bien que mal ses études au collège de La Marche, à Paris, il revient à pied à Limoges, où ses parents s'étaient fixés ; c'était en 1794 ; il avait 17 ans, et le métier des armes, qui alors conduisait aux honneurs, lui souriait. Son père lui déclara brusquement " qu'il serait chirurgien. "

Voilà donc Guillaume étudiant à la *Charité*, sous Boyer, Vanquetin et Bouillon-Lagrange. " Rien n'est à redouter pour

un homme que la médiocrité," disait-il alors. Cela donne la mesure de sa précoce ambition.

Enfin, le 14 frimaire, au III, les écoles de santé se rouvrent. Dupuytren est nommé professeur au concours, mais avec une note peu flatteuse. "Nous espérons, lui disent ses examinateurs, que vous redoubleriez d'efforts, afin de pouvoir remplir vos fonctions avec confiance."

Cette recommandation fut si bien mise en pratique que peu d'hommes ont eu une existence aussi remplie que la sienne. Le travail suppléa aux années d'études, et fit de Dupuytren un des princes de la science médicale, un chirurgien d'une admirable fécondité de ressources au milieu des complications les plus graves, les plus désespérées.

Dupuytren travaillait presque constamment. Été comme hiver, il était levé à cinq heures; à sept heures, il était à l'Hôtel-Dieu, d'où il sortait à onze heures. Il faisait alors ses visites, et rentrait chez lui pour recevoir les malades en consultation. Bien qu'il les expédiât avec une célérité presque brutale, ils étaient chaque jour tellement nombreux, que souvent la consultation durait longtemps après la nuit venue.

En 1801 il est chef des travaux anatomiques, et, en 1808, inspecteur général des études. Il épouse alors Mlle de Saint-Olive, dont le cœur délicat et l'éducation eurent souvent à souffrir des matières brusques de Dupuytren.

Le grand chirurgien, parvenu au comble de la célébrité, se consacra tout entier à la science, et donna libre cours à son égoïsme: "Je respire enfin!" s'écria-t-il à la mort de son redoutable émule Bichat.

Dupuytren avait la parole facile et concise. Il se distinguait surtout dans le professorat. Ces cours étaient des chefs-d'œuvre de précision et de clarté.

Le 30 mars 1814, sous le feu de l'étranger qui bombardait Paris, il termina une opération délicate. Ce courage fut très remarqué. Louis XVIII le fit baron et chevalier de Saint-Louis en 1816. Il était déjà chevalier de Saint-Wladimir, de Russie.

Son ambition alla jusqu'à briguer, dans son pays natal les fonctions de député; il échoua contre un petit médecin de campagne.

Dupuytren n'était bon qu'auprès des malades. Il avait pour principe, au moment de les opérer, de détourner leur attention

des douleurs qu'ils allaient avoir à endurer. Une dame s'était luxé un bras; elle appréhendait la terrible réduction. Dupuytren lui reprocha brutalement de se livrer à la boisson. La pauvre, blessée s'évanouit de honte. En un clin d'œil, le grand praticien remet les os en place, et fait à la patiente, qui n'avait eu le temps de rien sentir, les plus délicates excuses.

“ Quel chien de métier, disait-il parfois à ses élèves, et que de gens on tue en voulant les sauver ! ”

Aux malades, il n'adressait que trois questions : “ — Où souffrez-vous ? — Depuis quand ? — D'où croyez-vous que vienne le mal ? ”

Mais, hâtons-nous d'arriver à l'action du Saint-Esprit sur cette nature endurcie et parfois sauvage.

Après une journée de travail, Dupuytren venait de se mettre à table. C'était le soir. On frappe à sa porte. Un vieux prêtre maigre et chétif, se présente le cou entouré de linges sanglants. Le vieillard était couvert de poussière. Trop pauvre pour prendre les diligences, il arrivait à pied des environs de Nemours.

Brusquement, Dupuytren l'interroge. Après avoir examiné la plaie, qu'il comprima cruellement sans parvenir à faire sourciller sa victime : “ C'est un cancer incurable, dit-il, vous n'avez qu'à mourir. ”

— Merci, Monsieur, fit le prêtre, avec un sourire. Mes paroissiens ont voulu cette consultation d'un prince de la science. Je ne suis pas riche, et mes pauvres sont bien pauvres, Monsieur le Docteur ; pardonnez-moi si je ne puis payer plus cher une consultation du docteur Dupuytren... Je suis heureux d'être venu vous trouver ; au moins je serai préparé à ce qui m'attend. Peut-être auriez-vous pu, ajouta-t-il avec une extrême douceur, m'annoncer cette grande nouvelle avec plus de précaution. J'ai soixante-cinq ans, et à mon âge on tient quelquefois beaucoup à la vie. Mais vous ne m'avez pas surpris ; j'attendais depuis bien longtemps ce moment-là. Adieu, Monsieur le Docteur, je vais mourir à mon presbytère.

Et il se retira humblement.

Tant de courage stupéfia Dupuytren. Cette âme de fer, ce génie puissant se brisait comme un verre fragile contre quelques simples paroles d'un pauvre vieillard, qu'il avait tenu chétif et malade entre ses larges mains, et dont il avait cru pouvoir se jouer. Dans ce corps faible et souffreteux, il avait rencontré

un cœur plus ferme que le sien, une volonté plus énergique que la sienne ; il avait trouvé plus fort que lui.

Il s'élança tout à coup vers l'escalier : peut-être ne voulait il pas encore s'avouer vaincu. Le petit prêtre descendait lentement les marches en s'épaulant de la rampe.

— Monsieur l'abbé ! cria-t-il, voulez-vous remonter ? L'abbé remonta.

— Il y a peut-être moyen de vous sauver, si vous voulez que je vous opère.

— Eh ! bon Dieu, Monsieur le Docteur, dit l'abbé en se débarrassant avec quelque vivacité de sa canne et de son chapeau, mais je ne suis venu à Paris que pour cela. Opérez, opérez tout ce que vous voudrez !

— Mais peut-être ferons-nous une tentative inutile, et ce sera long et douloureux.

— Opérez, opérez ! Monsieur le Docteur. J'endurerais tout ce qu'il faudra. Mes pauvres paroissiens seraient si contents ! . . .

— Eh bien ! vous allez vous rendre à l'Hôtel-Dieu, salle Sainte-Agnès. Vous serez là parfaitement, et les sœurs ne vous laisseront manquer de rien. Vous vous reposerez bien ce soir et demain, et après-demain matin . . .

— C'est dit, Monsieur le Docteur, je vous remercie.

Le surlendemain, entouré de ses nombreux élèves, Dupuytren taillait et tranchait dans le cou du prêtre, qui ne poussa pas même un soupir. L'opération dura vingt-cinq minutes.

— Je crois que tout ira bien, dit amicalement le Docteur au malade, après l'avoir pansé. Avez-vous beaucoup souffert ?

— J'ai tâché de penser à autre chose . . . à Notre-Seigneur sur sa croix ! . . . répondit le prêtre.

Pendant tout le traitement, chaque matin, Dupuytren commençait sa visite par son malade favori, et lui donnait des soins qui contrastaient avec son insouciance durement habituelle.

Un an après, en arrivant à l'Hôtel-Dieu, Dupuytren vit ce prêtre qui, guéri, avait été retrouver ses paroissiens, s'avancer vers lui. Il lui fit le meilleur accueil, et, après s'être assuré que l'opération n'avait eu aucune suite fâcheuse, il lui demanda la cause de sa présence à Paris.

— Monsieur le Docteur, répondit le prêtre, c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où vous m'avez opéré ; et j'ai eu l'idée de vous apporter un petit cadeau. J'ai mis dans mon panier deux

beaux poulets de mon poulailler et des poires de mon jardin, comme vous n'en mangez guère à Paris.

Dupuytren lui serra affectueusement la main. Il engagea le bon vieillard à dîner avec lui, mais le prêtre refusa. Ses instants étaient comptés et il devait retourner aussitôt dans sa paroisse.

Deux années encore, ce prêtre portait lui-même à son sauveur deux poulets de sa volière et des poires de son jardin.

En 1835, après un voyage en Italie, Dupuytren tomba en plein cours de chirurgie : " Que ferais-je de la vie, dit-il à ses confrères, la coupe en a été si amère pour moi ! "

Alors il se souvient du vieux prêtre de Nemours, qu'il mande à son chevet : " Ne craignez pas, monsieur l'abbé, lui dit-il, agissez avec moi comme avec un enfant qui en est aux premiers éléments de la religion ; je ne la connais plus, je l'ai presque totalement oubliée. Tout entier à mon art et au monde, aux applaudissements que je recevais, je l'ai complètement perdue de vue. Veuillez bien, comme si vous faisiez le catéchisme à un enfant, me rappeler ce que je n'aurais pas dû oublier. "

Et quand il reçut le saint viatique : " Oui, je crois que c'est réellement mon Dieu que je vais recevoir ! "

Dupuytren expira le 8 février 1835. Il laissait des institutions charitables, et un grand exemple aux impies.

Dans son âge mûr, il invectiva en ces termes un médecin qui se disait hautement matérialiste : " Vous, médecin ? Allons donc ! ... vétérinaire tout au plus ! "

Et voici, en dépit de tous les écarts de sa vie, une parole qui, tombée de sa bouche, aux jours heureux, fut sans doute inscrite sur les registres du ciel :

" Quoi qu'en pensent les indévots, je veux mourir dans le sein d'une religion que je n'ai pas toujours pratiquée, mais à laquelle, au fond, j'ai toujours cru. . . "

Une commune minuscule

Elle se trouve en Suisse, près de Locarno, et s'appelle Cresinzano Gambarogno. Cette commune compte sept citoyens qui, naturellement, sont tous électeurs. Des sept citoyens, deux émigrent tous les ans pour aller chercher du travail à l'étranger ; il ne reste donc que cinq électeurs se partageant les charges municipales. Si petit qu'il soit, ce pays n'en est pas moins

travaillé par les luttes politiques. Deux partis se sont formés dans son sein, et on y trouve, comme en bien d'autres endroits, des libéraux et des conservateurs. Trois habitants sont libéraux et trois sont conservateurs, et le dernier est neutre, impartial ou indépendant, comme l'on voudra.

Plus habile, il se contente de tenir la balance égale, d'osciller tantôt à droite, tantôt à gauche, au vent de ses intérêts, et se trouve le vrai maître de la commune, puisque tout dépend de son vote.

C'est le plus fin matois des sept. Il se contente de tenir la balance égale. Il oscille tantôt à droite, tantôt à gauche, au vent de ses intérêts, et n'a qu'à tendre la main pour tirer les marrons du feu.

Il est une espèce de Centre, puisque tout dépend de son vote et comme il est toujours sûr de son élection — ce qui est le comble du bonheur — il ne subventionne aucun journal.

L'Esprit paroissial

(Suite)

ŒUVRES PAROISSIALES

La paroisse étend son action plus au-delà des exercices du culte; elle embrasse toute la vie morale de ses fidèles. Elle doit être le centre vers lequel tout converge et d'où émane tout ce qui touche aux œuvres catholiques. C'est dire que le bon paroissien doit s'efforcer de donner un caractère paroissial, autant qu'il est possible, à toutes les manifestations de sa foi religieuse ou de sa charité chrétienne. Pour le plus grand bien et le plus grand honneur de la paroisse, il associera son nom à toute bonne œuvre ou entreprise glorieuse qu'il tente ou accomplit par lui-même ou avec des associés. S'il y a des fautes ou des maladresses, il les prendra à son compte; il cédera à sa mère la paroisse, les lauriers ou les palmes de la victoire. Il comprendra qu'elle doit se présenter devant ses fils, dont plusieurs, malheureusement, sont méchants et dénaturés, forte, digne, féconde, couronnée de mérites.

Par ce moyen, il donnera à ses œuvres elles-mêmes une importance qu'elles n'auraient pas sans cela. Ces œuvres faites en union avec la paroisse paraîtront dépouillées de ce caractère personnel qui nuit presque toujours plus qu'il ne profite aux

institutions religieuses. Outre que, dans l'Eglise de Dieu, l'individualisme est en soi peu conforme à l'esprit de cette Eglise, il arrive que telle ou telle œuvre de piété, de bienfaisance ou d'instruction, rend cette œuvre comme solidaire de tous les défauts réels ou supposés, imputés à la personne qui l'accomplit et par là celui qui l'entreprend excite des antipathies, des rivalités, ou au moins des préventions qui n'existeraient pas, s'il avait eu soin de lui enlever tout caractère de personnalité. Ajoutez qu'il en coûte beaucoup à l'initiateur, aussi vertueux qu'il soit, de se défendre des suggestions de l'amour-propre, de la misérable vanité, des caprices du tempérament ou de l'humeur ; circonstances qui très souvent font échouer piteusement des œuvres qui paraissaient appelées à un succès merveilleux. On éviterait tout cela en enlevant aux entreprises chrétiennes, autant que possible, le caractère personnel ; et on obtiendrait ce résultat en leur donnant toujours un caractère paroissial.

L'œuvre y gagnera en outre des chances sérieuses de stabilité. Les personnes font défaut, les titres brillants s'obscurcissent, le prestige du nom s'éclipse ou se voile par le fait de mille péripéties de la fortune incertaine. Si donc nous voulons mettre les œuvres catholiques à l'abri de la versatilité et de la faiblesse humaines, faisons-les dépendre de l'homme le moins possible. Donnons-leur un caractère, une physionomie, une organisation indépendante de nos misères et de nos petites misères. Faisons-les reposer sur quelque chose de plus ferme et de plus durable que nous. Identifions-les, dans la mesure du possible, avec la stabilité qui regarde comme assurée pour elle-même l'Eglise de Dieu, dont le représentant le plus naturel et le plus immédiat pour nous est la paroisse.

Par quel procédé donnera-t-on le véritable caractère paroissial à toutes les œuvres catholiques de piété, de bienfaisance ou de propagande ?

Premièrement, ce qu'il y a de plus facile et de plus simple, c'est de faire intervenir dans les œuvres comme agent principal, le curé. Il peut n'être pas le premier moteur, pour ne pas priver un autre fidèle, ecclésiastique ou séculier, du privilège de l'initiative ; il peut ne pas être l'élément le plus actif, car mille circonstances peuvent faire que son action matérielle soit nulle, ou fort médiocre ; cependant sa présence, dans toute œuvre catholique sera toujours d'une très grande importance, et très souvent elle

sera réellement indispensable. Et qu'on ne croie pas avoir assez fait si l'on accorde au curé une présidence purement honoraire qui fait de lui, dans l'assemblée de ses paroissiens, une simple figure de décor ; non, il faut qu'il ait une influence réelle et efficace, et pour le moins une haute direction qui lui permette de dominer pleinement tout l'ensemble et la marche des travaux, alors même qu'il n'aurait pas une connaissance personnelle et pratique de tous et de chacun de ces travaux.

Qu'on le considère en toute chose pour ce qu'il est véritablement, c'est-à-dire pour la tête. C'est là l'expression propre et celle qui donne l'idée la plus exacte de ce que doivent être ses attributions. La tête, dans l'organisme humain, ne remplit point toutes les fonctions ; cependant elle intervient en toutes, comme l'élément directif principal ; et sans son intervention efficace, le pied ne marche pas, la main ne s'ouvre pas, les lèvres et la langue n'articulent pas de sons, et aucun membre de l'organisme ne se meut normalement. C'est ainsi qu'on doit estimer la présence du curé dans tout travail ayant un caractère religieux, qui s'entreprind dans sa paroisse. La vie religieuse dans toutes ses phases et ses manifestations, si elle veut être catholique et porter le sceau du catholicisme, doit se distinguer par sa physionomie hiérarchique et particulière, et pour employer une expression plus exacte, par son caractère de subordination. S'arracher à de tels liens ou les affaiblir, sous prétexte que ce sont des entraves, c'est s'exposer au danger de ce qu'on a appelé de nos jours, et parfois avec une intention peu droite, le *laïcisme*. Ne donnons pas cette satisfaction à nos adversaires. Y a-t-il une école libre ? Que le curé la visite. Y a-t-il une œuvre de jeunesse ou association catholique ? Qu'il en soit le président-né et le conseiller, par lui-même ou par un délégué. Se forme-t-il, pour un motif quelconque, un pèlerinage ? Que le pasteur soit à la tête.

(A suivre)

Bibliographie

Disputation theologicæ seu Commentaria in Summam theologicam D. Thomæ. De Incarnatione Verbi, auctore Aloisio Adulpho Pâquet, sacræ theologiæ doctore et professore in Universitate Lavallensi. Quebeci ex typographiâ fratrum Demers-Romæ, apud F. Pustet librarium pontificium ; Neo-Eboraci, apud Fratres Benziger typographos pontificios Barclay street 36-38.

Nous nous empressons d'accuser réception, avec remerciements, de l'envoi d'un exemplaire, et d'informer nos lecteurs que ce nouveau volume est actuellement en vente.

Nous en ferons mention plus au long aussitôt que faire se pourra.

Nécrologie

Le Révérend Monsieur LENOIR (*Luc-Hugues*), prêtre du Séminaire de Montréal, décédé le 30 mai dernier, appartenait à la Société d'une messe (section provinciale).

J.- Cl. ARSENAULT, Ptre.

Annuaire

Remerciements pour envoi de l'Annuaire du Collège de Lévis. Le nombre des élèves, pendant l'année académique 1898 — 99, s'est élevé au chiffre de 475.

Calendrier

24	Lundi	† l	Vigile de S. Jacques.
25	Mardi	r	S. Jacques apôtre, 2 cl.
26	Mercre.	b	Ste-Anne, mère de la Ste Vierge et patronne de la Prov., 1 cl avec
27	Jeu-di	† b	De l'octave. [oct.]
28	Vend.	† r	SS. Nazaire, etc., martyrs.
29	Samd.	† b	Ste Marthe, vierge. [mém. du suiv.]
30	DIM.	b	X après Pent. et 1 août. Sol. de Ste Anne Kyr. 2 ton. II Vép.

Memento hebdomadaire

QUÉBEC. — Les Quarante-Heures auront lieu à Lévis, le 23 à Saint-Onésime, le 25; à Saint-Sébastien, le 27; à Saint-Pamphile, le 28.

Directeur : M. l'abbé D. GOSSELIN, Charlesbourg, Québec.